

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE

LES BIBLIOTHÈQUES

TRADITION ET MUTATION

Mélanges offerts à Jean-Pierre Clavel
à l'occasion de son 65^e anniversaire

Avec un frontispice original
de
Raymond Moretti

Lausanne – 1987

LES FONDS ORIENTAUX
DE LA BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE

Jacques May

En 1956, ayant achevé sa thèse de doctorat, qu'il restait à imprimer et à soutenir, l'auteur se mit à chercher du travail. Il avait peu de goût et de talent pour l'enseignement secondaire, débouché habituel d'études littéraires, et les expériences qu'il en avait faites, à charge aux autres et à lui-même, le dissuadèrent de poursuivre dans cette voie, sauf nécessité. Hors l'enseignement secondaire, les emplois étaient rares. Un curieux phénomène marquait, dans ces années-là, le marché du travail: une sorte d'inadéquation de l'offre et de la demande, qui se traduisait dans les journaux par de longues colonnes d'offres d'emploi et de longues colonnes de demandes d'emploi, les unes répondant rarement aux autres. Au bout de quelques mois cependant, l'auteur entra à la Bibliothèque cantonale comme assistant de bibliothèque, avec un traitement mensuel de 700 francs, ce qui, pour un débutant, était convenable. Le directeur était alors M. Georges-André Chevallaz; la Bibliothèque était en réorganisation. Je fus chargé de l'administration des thèses et de celle des échanges. Les deux services s'imbriquaient. L'un était à organiser, le second à reprendre de l'huissier de l'Université, M. André Richard, qui en avait eu jusqu'alors la charge et le gouvernait en un style efficace et vigoureux.

L'année suivante, M. Chevallaz prenait son essor vers les empyrées politiques et était remplacé par le dédicataire du présent volume. Je connaissais un peu le nouveau patron. Il était titulaire d'une double licence, en théologie et en lettres. Au temps où il préparait la seconde et où, après la mienne, je tâtonnais moi-même assez péniblement, nous avions travaillé ensemble sous la direction de Pierre Thévenaz, au sein d'une équipe où des étudiants et des «étudiants prolongés» s'associaient en un groupe à la fois hétérogène et harmonieux.

Après des études de lettres classiques marquées par la dure férule de René Bray, salutaire à qui savait l'accepter, et le suprême sens littéraire d'André Bonnard, j'avais pris le parti de laisser parler une vocation que j'avais fait mon possible pour réprimer, mais qui s'avérait plus affirmée qu'il n'avait paru d'abord. J'étais allé apprendre le

sanscrit à Paris. Constantin Regamey, qui m'y avait donné à Lausanne une première initiation, m'avait conseillé la prudence: «Il n'y a rien, et il n'y aura rien», m'avait-il dit en substance. Je procédais donc par sauts de puce, envisageant que chaque étape pût être la dernière, et appliquant pour mon compte la devise du Taciturne. Après l'intermède parisien, j'étais «entré en thèse», comme on dit: «entrer en religion». C'était le meilleur moyen de l'achever aussitôt que possible. Pour des raisons qu'il serait hors de propos d'évoquer ici, je m'étais orienté vers la tradition philosophique du bouddhisme dans sa forme appelée Mahâyâna, c'est-à-dire «Grand Véhicule», selon une traduction à la fois littérale, juste, et frappante en son étrangeté. Cette tradition, je l'abordais d'ailleurs plutôt en philologue qu'en philosophe, selon mes lumières.

Ces antécédents expliquent pourquoi, tout en faisant mon service, j'inventoriais les ressources que la Bibliothèque cantonale et universitaire (ci-après: BCU) offrait en orientalisme, plus spécialement dans les domaines indien et bouddhique. Même en ces temps lointains, la moisson était loin d'être nulle. On trouvait tout ce qui avait paru dans des collections ou des revues non spécialisées: par exemple, les deux grandes Bibliothèques de l'École pratique des hautes études, celle des sciences historiques et philologiques, et celle des sciences religieuses, dont la première contenait plusieurs des publications les plus importantes de Sylvain Lévi (1863-1935), le chef de l'école indianiste française entre les deux guerres. Des articles importants figuraient dans la *Revue philosophique*, dans la *Revue de l'histoire des religions*. Il y avait toutefois peu de revues spécialisées. Le *Bulletin de la Société suisse des Amis de l'Extrême-Orient*, fondé en 1939 par Robert Fazy (1872-1956) et Edouard de Tschärner (1901-1962), et qui avait changé de titre en 1947, devenant les *Etudes Asiatiques*, restait de dimensions modestes et n'avait pas encore pris l'importance qu'il gagna dès les années 60 sous l'impulsion de l'indianiste zurichois Paul Horsch (1926-1971). La Bibliothèque possédait une collection remarquablement complète du *Journal Asiatique* de Paris, dans une belle reliure rouge portant la cote B 6000, d'une simplicité presque symbolique, en tout cas propice à la mémoire. Quant aux «isolés», comme on disait en termes de métier (on les appelle maintenant plutôt «monographies», je crois), ils ménageaient des surprises. La Bibliothèque avait deux exemplaires de l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme* [sic] indien par Eugène Burnouf (1801-

1852), fo
devait bi
sera que
de la Bon
fréquent
primée,
l'Inde (l'
de la tra
lastique
(1869-19
savant e
dent. Le
un comp
ancienne
et prése
dans les
ment fo
tion fra

Cons
ressourc
fiches ét
thèque o
tions ou
Guimet
des trad
été rem
grandes
que de
trente-s
ländische
landes, l
Orienta
sion bel
saient a
n'existe
ce titre
gèse»),
nois; a

1852), fondateur des études bouddhiques en France; un troisième devait bientôt venir s'y ajouter, en provenance du fonds Fazy dont il sera question par la suite. Elle possédait aussi la traduction du *Lotus de la Bonne Loi* par le même auteur. En furetant dans des rayons peu fréquentés, je découvris une belle édition indienne, superbement imprimée, du *Mahâbhârata*, l'une des deux grandes épopées classiques de l'Inde (l'autre étant le *Râmâyana*). Mais le plus étonnant fut la présence de la traduction française de l'*Abhidharma-koça*, le «Trésor de la scolastique», publiée de 1923 à 1931 par Louis de La Vallée Poussin (1869-1938), l'illustre indianiste belge qui reste en ce siècle le plus savant et le plus pénétrant des bouddhologues universitaires d'Occident. Le *Koça*, comme on l'appelle couramment par abréviation, est un compendium de la réflexion doctrinale du bouddhisme indien des anciennes écoles. Sept ou huit siècles de réflexion s'y trouvent résumés et présentés de manière systématique. Qui pouvait avoir eu l'idée, dans les années 1930, de faire acheter par la BCU cet ouvrage absolument fondamental, mais d'un hermétisme farouche même en traduction française?

Constantin Regamey avait-il été trop pessimiste? Il y avait de la ressource, certes: et bien inventoriée grâce au catalogue général sur fiches établi sous l'impulsion d'Alfred Roulin, directeur de la Bibliothèque de 1930 à 1950. Mais aussi de grosses lacunes. Parmi les collections ou les «suites», on aurait cherché en vain les Annales du Musée Guimet, où parurent, surtout avant la guerre de 1914, des éditions, des traductions, des catalogues de grande importance, et qui n'ont pas été remplacés. A part le *Journal Asiatique*, la BCU ne possédait pas les grandes revues orientalistes étrangères. Il y avait bien, à la bibliothèque de ce qui était encore à l'époque la Faculté de théologie libre, trente-sept années (1877-1913) de la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. Mais la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, le *Journal of the Royal Asiatic Society*, le *Journal of the American Oriental Society*, le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, le *Muséon* belge, brillaient par leur absence. Des instruments de travail faisaient aussi défaut: «Quand je pense, soupirait C. Regamey, qu'il n'existe pas en Suisse un seul exemplaire de la *Mahâvyutpatti!*» Sous ce titre rébarbatif, et de plus trompeur (il signifie «La Grande Exégèse»), se dissimule un glossaire multilingue (sanskrit, tibétain, chinois; aussi mandchou, japonais, selon les éditions) indispensable à

l'étude des textes du Grand Véhicule, qui sont souvent perdus dans l'original indien, mais conservés en traductions tibétaines et/ou chinoises. Ce qui manquait le plus, c'étaient les sources : les éditions et les traductions de textes sanscrits.

Peu après l'entrée de l'auteur à la BCU, un legs vint tout à coup donner consistance à ces éléments sporadiques. Le juge fédéral Robert Fazy, cofondateur de la Société suisse des Amis de l'Extrême-Orient et de son *Bulletin*, légua sa bibliothèque à la BCU. Plus de deux mille volumes entrèrent ainsi d'un coup et constituèrent la première base d'un véritable fonds oriental. Le legs Fazy fit l'objet d'un travail de diplôme de l'École de Bibliothécaires de Genève¹.

Sur cette base ainsi élargie, que pouvait-on construire? Une certaine circonspection s'imposait. Les perspectives restaient imprécises; il n'était pas assuré que les études orientales eussent un avenir à Lausanne. Les crédits demeuraient modestes; mais dès le début J.-P. Clavel ne ménagea pas à son assistant bientôt promu bibliothécaire un appui qu'il lui a conservé avec une constance admirable jusqu'à sa retraite récente. Un premier effort porta sur les usuels, dictionnaires et grammaires, dont certains manquaient encore à la BCU. Ils n'étaient pas innombrables, et faciles à acquérir. Plus grave était la question des périodiques; ils coûtent cher, leur acquisition engage une bibliothèque pour longtemps, et doit donc être planifiée avec rigueur. Une circonstance heureuse facilita l'opération. Après la dislocation due à la guerre, la «cosmopolis orientaliste», ainsi que l'appelait le sinologue Paul Demiéville, s'était peu à peu ressoudée et repartait de l'avant. Le besoin se manifestait ici et là de rajeunir la littérature périodique, et, à côté des vénérables monuments dont certains ont été mentionnés tout à l'heure, des revues nouvelles et plus spécialisées voyaient le jour. Ainsi apparurent en 1957, en Autriche, la *Wiener Zeitschrift für die Kunde Süd- und Ostasiens*; en Hollande, sous direction australienne et hollandaise, l'*Indo-Iranian Journal*; tandis qu'à Honolulu, depuis quelques années déjà, *Philosophy East and West*, fondé en 1951, poursuivait une carrière un peu différente orientée vers la philosophie comparée. La BCU souscrivit à ces publications. Leur nouveauté supprimait le problème de la «tête», c'est-à-dire des livraisons

¹ Debétaz, Suzette, et Renée Dentan. — *Classement et cataloguement de la bibliothèque orientale de Robert Fazy*. Travail présenté à l'École de Bibliothécaires de Genève pour l'obtention du diplôme. Genève, le 25 février 1959, 32 p., dactylographié.

antérieures à la décision d'acquisition, qui peut grever lourdement certains achats. En revanche, elle impliquait un pari. L'*Indo-Iranian Journal* et la nouvelle *Wiener Zeitschrift...* ont tenu leurs promesses: ils sont devenus et continuent à être des piliers de l'indianisme mondial. On renonça par contre à acquérir la «tête» d'un périodique aussi ancien que le *Journal of the Royal Asiatic Society*, fondé en 1834; la BCU s'y abonna à partir de 1958.

L'échange universitaire permit l'acquisition d'un certain nombre d'«isolés» dont le plus remarquable fut la traduction allemande du *Rig-Veda* par Karl Friedrich Geldner (1852-1929), célèbre à la fois par sa valeur et par le retard que les circonstances apportèrent à sa publication: pratiquement achevée dès 1925, elle ne parut que de 1951 à 1957 dans la prestigieuse Harvard Oriental Series.

Tout en pratiquant ce métier absorbant mais qui lui convenait à merveille, l'auteur tâchait à poursuivre une carrière scientifique. Après sa soutenance de thèse en 1960, ses maîtres lui conseillaient d'aller sur le terrain. Non sans beaucoup de cette inconscience qui est à la fois privilège et défaut de jeunesse, ayant réuni quelques économies grâce à son poste à la BCU, il présenta à son directeur une demande insolite: celle d'un congé non payé de neuf mois, pour aller en Angleterre apprendre le japonais tout en améliorant son anglais. Quel intérêt la Bibliothèque pouvait-elle avoir à ce qu'un de ses fonctionnaires s'en allât en Angleterre apprendre le japonais? Elle n'en tirerait que des ennuis: une suppléance à organiser, avec les inévitables flottements qu'implique une telle situation, quel que soit par ailleurs le mérite du suppléant. En cette circonstance, J.-P. Clavel donna la mesure de sa générosité: il accepta, avec d'autant plus d'abnégation que le résultat prévisible de cette escapade ne tarda pas à se manifester: l'auteur revenait bien à la Bibliothèque dans le délai prévu; mais six mois plus tard, «les yeux fixés au large et les cheveux au vent», il s'embarquait pour le Japon, envoyé en mission par le Fonds national de la recherche scientifique.

Les contacts ne furent point rompus pour autant. Dès son arrivée dans l'archipel, l'auteur se préoccupa d'acquérir certaines grandes collections qui manquaient en Suisse. Elles étaient coûteuses de toute manière, même au Japon; du moins pouvait-on les y trouver assez facilement, et pour la moitié des prix proposés en Europe lorsque d'aventure un exemplaire s'y présentait. Un crédit important fut

obtenu du Fonds national, et permit d'acheter le Canon bouddhique tibétain (168 volumes), le Canon chinois (100 volumes), et plusieurs encyclopédies, dictionnaires et bibliographies. Toutefois, les collections canoniques ne furent point attribuées à Lausanne, par une décision prise sans consulter l'auteur, et qui s'avéra par la suite malencontreuse, pour des raisons d'ailleurs en grande partie imprévisibles à l'époque.

En mai 1968, l'auteur rentra en Europe, ayant été nommé professeur *ad personam* du Fonds national à l'Université de Lausanne. Il y retrouva une Bibliothèque cantonale et universitaire bien changée. Elle était déjà devenue ce vaisseau de haut bord dont la trajectoire allait encore s'affirmer par la suite. Des décisions importantes avaient été prises en 1967². La Bibliothèque s'orientait vers l'informatique. Secondé par une équipe de qualité, J.-P. Clavel montrait cette hauteur de vue, cette capacité d'anticipation qui font les grands directeurs de bibliothèques, institutions de fort tonnage, qui ne changent point de cap facilement, et où les décisions engagent l'avenir à long terme et peuvent aboutir, si elles s'avèrent inadéquates, à des situations inextricables. Bien loin de là, la BCU allait servir de modèle et de guide à beaucoup d'autres institutions.

Dans le haut dignitaire qu'était devenu son directeur, je retrouvai l'ami sûr, bienveillant, ouvert. La BCU disposait désormais de crédits d'achat considérables: J.-P. Clavel avait su convaincre les autorités de l'importance d'une bibliothèque universitaire proportionnée à l'accroissement que l'Université elle-même était en train de connaître, et de l'opportunité de rattraper certains retards. Or, une fièvre de réimpression s'emparait du monde orientaliste. Trop de périodiques, de suites, d'ouvrages fondamentaux manquaient un peu partout à la recherche, soit par épuisement naturel, soit par suite des grands désastres du siècle. Sur propositions d'achat systématiques, de vastes acquisitions furent faites. C'est ainsi que trouvèrent place peu à peu dans la BCU de nouveaux périodiques, tels que le *Journal of Indian Philosophy*, fondé en 1970, et son parallèle moins heureux le *Journal of Chinese Philosophy*, qui dura de 1973 à 1980. Tout un stock des *Mélanges chinois et bouddhiques*, fondés en 1932, et où l'illustre Louis de La Vallée Pous-

² Voir, dans *SIBIL: Système intégré pour les bibliothèques universitaires de Lausanne: 5 années d'automatisation à la Bibliothèque cantonale et universitaire*, Lausanne, 1976, la préface de J.-P. Clavel, p. 1; texte reproduit dans la deuxième édition de *SIBIL*, Lausanne, 1980, p. 3.

sin, déjà mentionné plus haut, publia les grands articles de récapitulation et de synthèse qui constituent pour l'essentiel la dernière partie de son œuvre, avait été retrouvé en bon état dans le Palais du Cinquante-naire à Bruxelles; la BCU en acquit un exemplaire. Elle acheta la réimpression du *Muséon*, fondé en 1882 à Louvain, et dont certaines années contenaient d'autres publications majeures, plus anciennes, du même auteur. Une collection complète du *Journal of the American Oriental Society*, fondé à Yale en 1851, apparut également à la Bibliothèque. Un contact personnel de J.-P. Clavel avec Giuseppe Tucci (1894-1984), le prestigieux tibétologue italien, facilita l'achat de la Serie Orientale Roma, fondée en 1950, riche en éditions et en traductions de textes bouddhiques sanscrits, et en ouvrages sur le bouddhisme tibétain.

Un cas limite était celui du *T'oung Pao*, fondé en 1890 à Leyde, et dont Kraus, la bien connue officine de réimpression basée à Nendeln (Liechtenstein), offrait les cinquante premiers volumes pour un prix non médiocre. Le *T'oung Pao*, à direction traditionnellement franco-hollandaise, est avant tout un périodique sinologique: le périodique sinologique européen, assez connu et estimé en Orient pour avoir les honneurs du «Grand Dictionnaire sino-japonais» de Morohashi³. Son titre chinois, qui signifie à peu près «Bulletin d'information», est explicité par un long sous-titre français: «Archives concernant l'histoire, les langues, la géographie, l'ethnographie et les arts de l'Asie centrale». Or, dans la répartition des tâches qui déjà se dessinait entre les Universités de Genève et de Lausanne, la sinologie et la japonologie appartenaient en principe à Genève, l'indianisme et les études bouddhiques à Lausanne, sans préjudice, bien entendu, des contacts qui pouvaient s'établir à travers ces dernières, puisque le bouddhisme est un élément important des civilisations chinoise et plus encore japonaise. Cependant, les grands sinologues bouddhisants français Edouard Chavannes (1865-1918) et Paul Demiéville (1894-1979)⁴, avaient abondamment publié dans le *T'oung Pao*; et les très nombreux articles du sinologue «pur» Paul Pelliot (1878-1945) fourmillaient de

³ Morohashi, Tetsuji. — *Dai Kanwa jiten* [«Grand Dictionnaire sino-japonais»], vol. XI, Tokyo, 1959, caractère N° 38 892, composé N° 363.

⁴ Co-directeurs du *T'oung Pao* respectivement de 1904 à 1916 et de 1948 à 1975, et tous deux d'origine vaudoise. Voir *Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, 7. Les Arts, II. Lausanne, Ed. 24 Heures, 1978, p. 292.

renseignements sur le bouddhisme chinois et même sur le bouddhisme indien réfracté à travers les sources chinoises. Le *T'oung Pao* était par excellence le périodique qu'il faut pouvoir «bouquiner». La BCU s'était déjà abonnée à la suite, et acheta la réimpression de Kraus.

En tant que professeur à la Faculté des lettres, j'allais être appelé à m'occuper aussi de la Bibliothèque de la Faculté des lettres (ci-après BFL), qui poursuivait encore à l'époque une existence autonome. J'y retrouvais son fonds oriental à peu près au même point qu'au temps de mes études. La situation, plus facile à apprécier qu'à la BCU puisque les livres étaient déjà en libre-accès et groupés par disciplines, n'était à la vérité guère brillante. Une cinquantaine de «rossignols», perchés sur un rayon supérieur, étaient suivis d'un exemplaire complet, en quarante-cinq volumes, du Canon bouddhique cinghalais de langue pâlie, don de la mère des rois de Thaïlande Ânanda et Bhûmipâla, imprimé en caractères siamois, hautement esthétiques mais que seul Constantin Regamey pouvait lire, et malaisément utilisable puisque les références se font d'ordinaire à l'édition anglaise imprimée en translittération latine. — Quelques usuels, et parmi eux un fleuron: le Dictionnaire sanscrit-allemand en 7 volumes publié par Otto Böhtlingk et Rudolph Roth de 1855 à 1875, appelé couramment «Dictionnaire de Saint-Petersbourg» du nom de son lieu d'édition, et qui constituait encore à l'époque le *thesaurus* de la langue sanscrite⁵. — Enfin, un certain nombre de thèses, puisque le fonds ancien des thèses de lettres, jusqu'à la reprise du service par la BCU, était déposé à la BFL.

En prévision de la nouvelle loi sur l'Université qui fut promulguée le 6 décembre 1977, la Faculté des lettres s'était organisée en sections dès les premières années de la décennie 70. Le crédit propre dont disposait la BFL fut réparti entre les sections. La Section des langues orientales disposa ainsi d'un montant annuel, de gestion très souple, qui pouvait permettre un accroissement graduel du fonds oriental. On

⁵ Il y en avait aussi un exemplaire à la BCU. — En tant que *thesaurus*, le Dictionnaire de Saint-Petersbourg est en train d'être remplacé par un ouvrage gigantesque en cours de publication en Inde à Poona par le Deccan College, un des hauts lieux des études sanscrites en Inde à la fois à la manière traditionnelle indienne et à l'occidentale: *An Encyclopaedic Dictionary of Sanskrit on Historical Principles*, Poona, 1976. → La BCU a souscrit à cet ouvrage.

commença par compléter les usuels, non moins indispensables à la BFL qu'à la BCU. Puis on porta l'accent sur les éditions et traductions anglaises du Canon pâli.

Sur ces entrefaites survint un événement qui devait donner une impulsion décisive au progrès des fonds orientaux. Le directeur de la Bibliothèque de la Faculté était M. Charles Roth, que j'avais eu l'honneur d'avoir pour collègue à la BCU, et que je retrouvais maintenant à la Faculté où il avait succédé à Paul Aebischer dans la chaire de français médiéval au printemps de 1968. En 1974, M. Roth proposa d'accorder à la Section des langues orientales un crédit unique de dix mille francs. Le Conseil de Faculté accepta sans barguigner. Il y avait un parti immédiat à tirer d'une telle aubaine. Les sources, les éditions de textes sanscrits faisaient gravement défaut, comme nous l'avons dit, dans les fonds lausannois. Or, l'immense patrimoine littéraire sanscrit ne cesse d'être édité et réédité en Inde, à des prix quatre ou cinq fois inférieurs à ceux qui sont pratiqués en Europe. Et c'est un travail de qualité: C. Regamey disait parfois que, pour la littérature et la philosophie en tout cas, la plus ordinaire des éditions indiennes est encore supérieure à la meilleure des éditions occidentales. Seulement, les éditeurs et libraires indiens œuvraient dans cette prodigalité et ce divin désordre qui sont une des marques du génie indien. Pour profiter vraiment de leur activité, il aurait fallu être sur place. Quelques-uns, toutefois, commençaient à s'aviser de l'intérêt des marchés européen, japonais, américain. Un libraire de Delhi venait de publier un catalogue substantiel, aussi riche que désordonné, intitulé, avec l'emphase indienne, «Glory of India». Sur la base de ce catalogue, une liste d'achats de trente pages dactylographiées fut établie et envoyée à ce libraire, ainsi qu'à un autre, de Bénarès.

Tout le monde joua le jeu. Les libraires indiens répondirent consciencieusement à la demande qui leur était adressée, et les colis s'entassèrent bientôt sur et sous les tables du bureau de la BFL. Beaucoup de livres posaient de difficiles problèmes de cataloguement, ou de catalogage, comme on dit maintenant. Des pages de titre de trente lignes de sanscrit compact, qu'il fallait transcrire, traduire, interpréter, et qui souvent impliquaient toute une stratigraphie, puisqu'un texte de base sanscrit, dans quelque domaine que ce soit – non seulement philosophie, mais aussi littérature, science, médecine – est en général édité de front avec plusieurs commentaires et sous-commentaires, auxquels il

n'est pas rare que vienne s'ajouter une traduction en hindi. La BFL étant destinée à s'intégrer à la BCU, ses nouvelles acquisitions étaient déjà cataloguées selon les normes de cette dernière. L'opération fut menée avec un soin et une abnégation exemplaires par l'équipe compétente, qui créa d'emblée un cadre de cataloguement si solide qu'aujourd'hui encore les acquisitions constamment poursuivies s'y intègrent sans problème, sauf rares exceptions. L'exemple le plus célèbre est resté celui d'un *Dharma-çâstra-samgraha*, «Recueil de Traités du *dharma*». Un jour, on déballa un livre minable paru à Calcutta en 1876, couvert d'une méchante feuille de simple papier bleu, mal ficelé au sens littéral de l'expression – les ficelles des cahiers étaient si mal posées qu'elles pouvaient aussi bien déchirer que maintenir ensemble les pages de ce papier cassant sur lequel furent imprimés tant de livres publiés au Bengale sous le British Râj –, mais, par quelque prodige, en bon état après presque un siècle, sans pages manquantes ou hachées en morceaux, sans galeries d'insectes dans l'épaisseur du volume. La page de titre, très analytique, demandait, en bonne méthode, qu'on n'établît pas moins de soixante-quinze notices. L'auteur craignit l'émeute. Il eut bien tort: le travail se fit sans heurt et en conscience, et ainsi se trouvèrent, du même coup, posées définitivement les bases de cataloguement d'un des secteurs les plus compliqués de la littérature sanscrite.

Comme l'intégration de ces nouvelles acquisitions tirait à sa fin, le besoin se fit sentir d'en regrouper les résultats sous la forme d'un catalogue sommaire des fonds orientaux, qui permettrait de contrôler la cohérence de normes établies et de leur application. L'idée vint d'un des membres de l'équipe, non du soussigné qui ne croyait guère possible une telle performance. Il suffit de peu de temps pour que l'apparition de deux épais volumes cartonnés de rouge vint le convaincre que l'informatique permettait de tels exploits.

Cependant, le subsidé accordé par le Conseil de Faculté s'avérait une véritable corne d'abondance. On put encore acquérir des collections fondamentales jadis constituées par les Anglais et récemment réimprimées par les Indiens: l'*Archaeological Survey of India*, l'*Epigraphia Indica*, le *Linguistic Survey of India*. Une fois épuisée, pour un temps, la veine indienne, il resta un solde qui permit même de prospecter quelques librairies européennes et d'acheter notamment la grande édition (1849-1874) du *Rig-Veda* par Max Müller, et la *Biblio-*

theca B
philosc
Pétrog
sérieus
dhique
prix ra

L'év
BFL de
de s'ac
fut aug
à se de
il cons
reconn
les cot

Cep
ces an
édition
*taka*⁶
«Cano
car il r
nais; il
dans la
ses. Pa
sur un
léonin
acqué
échec
1959;
énorm
l'entré
l'Inde
diaspe
ble ser
sel et

⁶ C'est

tibeca Buddhica, collection d'une trentaine d'ouvrages canoniques et philosophiques du bouddhisme publiée à Saint-Petersbourg, puis à Pétrograd, puis à Leningrad, de 1897 à 1937. Sa rareté constituait une sérieuse entrave à la poursuite et au développement des études bouddhiques. Réimprimée en Allemagne en 1970, et, pour une fois, à des prix raisonnables, elle fut acquise aussitôt par la BFL.

L'événement de 1974 fit passer d'un coup le fonds sanscrit de la BFL de quelque 100 volumes à près de 1000. Par la suite, il ne cessa de s'accroître, grâce au subside annuel reçu par la Bibliothèque, qui fut augmenté à plusieurs reprises. Un problème de place commençait à se dessiner, que vint supprimer le transfert du fonds à Dorigny, où il constitua le noyau de la bibliothèque de libre-accès, encore bien reconnaissable pour ceux qui le virent venir à l'existence, et aussi par les cotes que portent les livres.

Cependant, la BCU ne restait pas inactive, loin de là. C'est pendant ces années que furent acquis un Canon bouddhique chinois d'une édition nouvelle publiée à Taipei sous le titre latino-sanscrit de *Tripitaka⁶ Sinica*, et une collection d'ouvrages chinois et japonais intitulée «Canon bouddhique japonais» (*Nihon daijōkyō*), assez inexactement car il n'y a pas à proprement parler de «canon» du bouddhisme japonais; il s'agit en fait d'un choix de textes qui ont joué un rôle important dans la tradition doctrinale des diverses écoles bouddhiques japonaises. Par contre, une tentative d'achat d'un Canon tibétain se termina sur un échec, en raison à la fois du prix exorbitant et des exigences léonines de l'éditeur, un comité tibéto-californien, qui voulait que les acquéreurs s'engageassent à ne pas photocopier du tout l'ouvrage. Cet échec fut pallié, tout récemment. Depuis la fuite du Dalai-Lama en 1959, les Tibétains se sont mis à publier fiévreusement la masse énorme de documents qu'ils ont réussi à emporter. Malheureusement, l'entreprise s'est faite dans un désordre effarant, aux quatre coins de l'Inde, et à des prix abusifs: une fois remis du premier choc de la diaspora, certains Tibétains n'ont pas tardé à retrouver leur redoutable sens du commerce, appuyé sur une longue tradition du négoce du sel et du thé. Une discrète intervention américaine a eu les meilleurs

⁶ C'est le nom sanscrit du Canon bouddhique.

résultats: les Américains prospectèrent les champs d'action des Tibétains en exil, détectèrent jusqu'aux officines les plus perdues et les moins aptes à diffuser leurs publications, souvent fort bien faites, mais qu'il fallait aller chercher sur place, et mirent le tout sur microfiches. Ainsi s'est constituée une imposante collection de littérature bouddhique tibétaine, d'un coût raisonnable, et dont la présentation répond bien aux problèmes d'espace qu'elle aurait pu poser. La BCU est en train d'acquérir cet ensemble de microfiches.

Et surtout, après le travail de cataloguement et de recataloguement dont on a mentionné plus haut quelques aspects, la BCU s'attaquait à une nouvelle entreprise de grande envergure, qui plus que toute autre a modifié sa physionomie: la constitution de la bibliothèque de libre-accès, conditionnée elle-même par la mise en classification décimale universelle (CDU). En ce qui concerne l'orientalisme, les deux opérations furent menées de la manière la plus propre à mettre en valeur les fonds existants, grâce à la présence d'un bibliothécaire – *rara avis in terris* – à la fois sanscritiste et familier de cette discipline absconse qu'est l'informatique. Bientôt l'on vit s'aligner sur les étagères une bonne partie de ce qu'on pouvait appeler désormais les fonds orientaux de la BCU. C'est en parcourant le libre-accès qu'on mesure le chemin fait pendant les vingt-huit années où Jean-Pierre Clavel a été directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire. Lorsque je pris mes fonctions à la Faculté, il fallait recourir abondamment au prêt interurbain, qui fonctionnait bien mais n'en grevait pas moins le travail de retards, d'à-coups et d'aléas. Maintenant, on peut travailler à Lausanne d'une manière à peu près indépendante; les livres, et surtout les périodiques, sont disponibles dans des conditions qu'on aurait eu peine à imaginer trente ans auparavant. Bien entendu, beaucoup d'ouvrages restent en magasin, notamment les collections canoniques bouddhiques qui, mises en libre-accès, dévoreraient une place qu'il y a vingt moyens d'employer plus judicieusement. Parti de deux ou trois cents, le total des volumes du fonds oriental doit maintenant avoisiner les quinze mille, et les acquisitions continuent à un rythme soutenu, si soigneusement gérées par le bibliothécaire compétent que mon rôle se borne de plus en plus à constater que le livre dont j'allais proposer l'achat à la BCU s'y trouve déjà. Vu les orientations choisies, qui relèvent de décisions ou d'arrangements conclus au nom de la coopération entre universités et de la coordination entre bibliothèques

ques u
posé q
canton
ainsi d
compe
assez p
puise p
La F
dactyle
Dans c
la BCU
archiv
dance
offrent
année-
sonna
histori
rien, s
rensei
M. Ol
tionné
Alfred
remp
l'Univ
de Par
de l'hi
à l'heu
au XI
estime
du bo

⁷ Catalo
sanne, I
⁸ Desse
Concor
Chapuis
⁹ Esqui
J.-C.).
tome 25
année, t

ques universitaires, l'accent est porté, comme on l'a vu par tout l'exposé qui précède, sur les études indiennes et bouddhiques. De vastes cantons de l'Orient, sans être absents, ne sont que peu représentés: ainsi du monde musulman, ou de la civilisation chinoise, hors sa composante bouddhique. On peut mentionner, pour terminer, le cas assez particulier du fonds japonais, limité mais bien caractérisé, et qui puise principalement à trois sources:

La BCU possède une curieuse collection dont il existe un catalogue dactylographié qui porte la signature d'Alfred Millioud (1864-1929)⁷. Dans quelles conditions cette «Bibliothèque japonaise» entra-t-elle à la BCU? on n'a pas pu le savoir pour l'instant. Une recherche dans les archives de la BCU est restée pour l'heure sans résultat: la correspondance ne livre rien et, par un de ces caprices dont les vieux papiers offrent maints exemples, le registre des entrées manque pour cette année-là. Ce fonds provient-il d'Alfred Millioud lui-même? Le personnage, en tout cas, vaut qu'on s'y arrête brièvement. Le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* le donne pour «orientaliste et historien, sous-archiviste de l'Etat de Vaud 1898-1913». On trouve plus de renseignements dans l'*Histoire des Archives cantonales vaudoises* de M. Olivier Dessemontet⁸ et l'avant-propos d'une publication mentionnée ci-après contient d'intéressantes données autobiographiques. Alfred Millioud était le frère de Maurice Millioud (1865-1925), qui remplaça, dès 1892, Charles Secrétan dans la chaire de philosophie de l'Université de Lausanne. Diplômé de l'Ecole des langues orientales de Paris, il savait le chinois assez bien pour avoir pu donner à la *Revue de l'histoire des religions* une traduction française, encore très utilisable à l'heure actuelle, du *Hasshû kôyô*, «Précis des huit écoles», composé au XIII^e siècle par le moine japonais Gyônen: ouvrage justement estimé au Japon, et qui reste une des sources essentielles de l'histoire du bouddhisme japonais⁹.

⁷ *Catalogue d'une Bibliothèque japonaise acquise par la Bibliothèque Cantonale Vaudoise en 1896*. Lausanne, Bibliothèque cantonale, 1926, 18 ff.

⁸ Dessemontet, Olivier. — *Histoire des Archives cantonales vaudoises 1798-1956*. Lausanne, La Concorde, 1956, p. 38 et n. 2, p. 40. — Référence obligeamment communiquée par M. Jean-Pierre Chapuisat, directeur des Archives cantonales.

⁹ *Esquisse des huit sectes bouddhistes du Japon*. Par Gyaunen, de la secte Kegon (1289 ap. J.-C.). Traduction par Alfred Millioud. Paru dans: *Revue de l'histoire des religions*, 13^e année, tome 25 [= premier tome de l'année 1892], Paris, E. Leroux, 1892, pp. 219-243, 337-360; 13^e année, tome 26 [= second tome de l'année 1892], ib., 1892, pp. 201-219, 279-315. — Millioud est

La «Bibliothèque japonaise» en question compte 336 titres. Imprégnée du charme du Japon à l'époque, elle comprend des ouvrages très divers, des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Le brochage à la chinoise domine, élégant et fragile, avec ses feuilles pliées en deux et cousues de minces ficelles. Beaucoup de ces livres sont illustrés; certains ont fait l'objet d'une exposition au cours de l'hiver 1965-1966¹⁰. Notons à ce propos que l'art oriental, dans ses manifestations variées et multiples, est bien présent à la BCU, grâce à l'intérêt que lui portent notamment le professeur Philippe Junod, de la section d'histoire de l'art, et J.-P. Clavel lui-même. L'art bouddhique tibétain est bellement représenté, entre autres, par un volume énorme – carré de 50 centimètres de côté – paru à Tokyo en 1983, dont les 300 planches grand format, commentées par 340 pages de textes anglais, tibétains, sanscrits et japonais, sont autant de photographies de la collection de diagrammes magiques (*mandala*) qui se trouvait au monastère de Ngor dans le Tibet du Sud; les Tibétains ont pu emporter cette collection en exil, mais le climat indien risque de l'abîmer fort. Le monastère a été détruit par la révolution culturelle.

Quant aux autres sources du fonds japonais, la Bibliothèque de la Faculté des lettres, en juin 1978, reçut du gouvernement japonais et de la Fondation du Japon, par l'entremise du Consulat général du Japon à Genève, un don de quelque 200 volumes, consistant, pour l'essentiel, en ouvrages d'économie et d'actualité d'une part, mais aussi et surtout en traductions d'œuvres littéraires japonaises classiques et modernes. Cette collection se retrouve maintenant sur les étagères du libre-accès de la BCU.

Enfin, depuis quelques années, la générosité d'un donateur privé enrichit régulièrement la BCU d'ouvrages sur le bouddhisme japonais.

Je remercie M. François Obrist, bibliothécaire à la BCU, pour la part qu'il a prise à l'élaboration du présent article.

bibliographié, assez approximativement, par HANAYAMA Shinshô, *Bibliography on Buddhism*, Tokyo, Hokuseidô, 1961, p. 494, qui estropie son nom en «Milliond». – Sa traduction est mentionnée dans les *Transactions of the International Conference of Orientalists in Japan*, Nos 28-29, Tokyo, Kyôto, Tôhō Gakkai, 1984, p. 85, n. 17. La plupart des livres composés par des moines bouddhistes japonais sont écrits non pas en japonais, mais en chinois.

¹⁰ Bibliothèque cantonale et universitaire. Exposition N° 47. *Livres japonais illustrés*. Lausanne, 25 novembre 1965 – 10 janvier 1966. Lausanne, BCU, 1965, 15 p.

1. LE I

Au M
spiritu
relle. ILe
moine
et des
saints,
une pl
de l'E*Mora*

Hono

vent a

le sile

des bo

Leur

Sages

Le

1404,

et les

de l'é

soleil

Fréd

moir

copie

¹ La B1^{er} fév

catalo

bach,

le trav

² Bert

bibliot